

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 122

Artikel: Aux champes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249848>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tons, vers blancs, enfin pour obtenir la destruction de toute vermine.

M. Doucet cuisinier de la cour est décédé le 6 juin, le mercredi vers deux heures après midi, frappé du catarrhe.

Un domestique du monastère de Lucelle, qui avait bu un coup, tomba d'un char entre Miécourt et Charmoille, et fut tué, le mardi 12 juin.

La muette Merguin, bourgeoise, est décédée subitement le mercredi 20 juin à neuf heures du soir. Elle fut portée par les Six de l'année du corps des Cordonniers.

J'avais oublié de marquer que la veuve Quiquerez bourgeoise, est décédée à l'hôpital le mercredi 16 mai.

Verneur des *trois Rois*, bourgeois, et Hermann étranger, avaient ôté l'éminage à mon père. L'an 1768; mon père fut demandé pour le reprendre de nouveau le 16 mai 1770. Ces deux individus ne finirent pas leurs trois années, à force qu'ils étaient honnêtes gens!

Une fille de Bure, servante au *Soleil*, s'est mariée à la paroisse avec un fayencier de Cornol, un borgne, le lundi 25 juin 1770.

M. Billieux prêtre et chanoine de St-Ursanne, bourgeois de Porrentruy, est décédé le 27 juin un mercredi.

Voisard marchand s'est marié en troisièmes noces avec une servante nommée Chevillat, originaire de St-Ursanne le 3 juillet. On leur fit le charivari d'importance pendant trois jours. (*) Voisard était bourgeois de la ville.

Mademoiselle de la Brèche est décédée le 10 juillet 1770: elle était d'une petite noblesse et bourgeoise d'ici.

Un vieux jésuite, réfugié de France (**) est décédé au couvent de cette ville le lundi 9 juillet.

Item chaque confrère des Cordonniers, du moins les bourgeois, reçut du corps de la corporation le 11 juillet, la somme de huit livres de Bâle. Comme il se trouvait des Cordonniers bourgeois qui faisaient partie des soldats de la ville, on ne leur donna rien: ils firent bien des démarches, mais ne purent rien obtenir. Du nombre était Clave, soldat, qui n'eut rien. Cet argent fut distribué aux confrères à cause de la cherté des vivres.

Tout était cher. Le grain se payait 2 livres 14 sols le penal (boisseau) pesant 24 livres, et

(*) Les charivaris dont on gratifiait les veufs et les veuves qui se remariaient, étaient un reste des coutumes barbares du moyen âge, qui s'est conservé presque jusqu'à nos jours, malgré les pénalités de la loi.

(**) L'expulsion des jésuites par les parlements du royaume de France, amena dans l'évêché un certain nombre de ces religieux. Le Prince leur donna généreusement asile jusqu'à la suppression de l'Ordre.

roulette, il doublait ses mises. Sous l'éclat brûlant des lustres, son visage s'était transfiguré. Ce joueur, jusqu'à l'âme, se montrait dans toute sa puissance de victorieux. Il avait une foi absolue en sa martingale.

Cette très heureuse combinaison le rendait invincible.

La fortune continuait à le traiter en véritable enfant gâté. Il gagnait avec une persistance inouïe. La nuit s'avavançait. Boleslas allait retrouver, en ces quelques heures, les sommes considérables perdues en sa folle vie de dissipateur quand, tout à coup, la chance se lassa.

Ses mains eurent un léger frémissement. Est-ce que ses audacieuses combinaisons avaient un point faible?

— Partons, murmura don Basilio à l'oreille du comte de Ruloff; nos gains suffisent pour ce soir.

Le père d'Yvan branla énergiquement la tête. Ce n'était qu'un court arrêt dans sa chance. Il voulait une de ces victoires qui font époque; il mettrait la banque en déroute.

Don Basilio de la Pradra s'était levé.

— Pour moi, je vais regagner l'hôtel. Point

même deux livres seize sols à deux livres dix-huit sols. Tout se payait à proportion. L'avoine se payait trente sols, les moutures deux livres deux sols; les vesces deux livres trois sols. En un mot, tout était cher, et la vie si rude qu'on ne savait de quel côté se retourner. Les pommes de terre se payaient au moi de mai quinze sols le penal; les petites bêtes, telles que moutons, chèvres et autres, ont péri plus de la moitié, par défaut de fourrage.

A. nold secrétaire au château et bourgeois de cette ville, s'est marié avec une fille, du côté gauche, le 23 juillet 1770.

Item il tomba tant de pluie le 25 juillet, sur le soir et pendant toute la nuit, qu'à Cornol Charmoille, Miécourt et Alle on croyait que c'était leur dernier jour. Tous les fumiers furent emportés; à Miécourt, une voiture chargée de fumier fut emmenée par les eaux. Les eaux emportèrent tous leurs bois. Cornol en perdit plus de dix mille. L'eau fit le même ravage à Grandfontaine et du côté de Vaufrey. Notre ville en fut aussi bien endommagée. Dix-neuf cochons, grands et petits furent noyés aux Vauches; l'eau emporta toute la terre du jardin de Benuat tailleur, les Ursulines de bise, la rivière de midi et le communal des autres parts. De même, les eaux emportèrent la moitié d'un mur en pierres de taille appartenant à Madame la baronne de Roggenbach, et beaucoup d'autres jardins furent endommagés.

Un tailleur nommé Meusy, domestique chez M. de Kempf (*) s'est marié le 30 juillet, lundi avec la plus jeune Faivre, bourgeoise de cette ville.

La veuve Belsoudre est décédée le 8 août vers les trois heures de l'après-midi: elle était bourgeoise, et fut portée par les Six des Cordonniers.

Il y avait encore des bruants le 9 août 1770.

Un soldat des portes d'ici, nommé Gigon, originaire de Chevenez, s'est marié à la paroisse avec la fille d'un meunier de Chevenez le 13 août.

Un garçon tailleur restant chez les Biry est mort à l'hôpital le 13 août.

La sœur Sophie Boucon est décédée le dimanche matin 26 août.

Au mois d'août 1770 il y avait une verge au ciel. (**)

Une maison a brûlé à Bonfol dans le courant de Septembre. (A suivre).

(*) La famille de Kempf d'Angstett est d'origine alsacienne. M. de Kempf a été le dernier bailli des Franches-Montagnes. Chassé par la révolution, il se réfugia à Perles (Pieterlen) où il fut jusqu'à la fin de 1797 un des membres de la régence d'Erguel.

(**) Vraisemblablement une comète.

d'imprudence, comte... la fortune est capricieuse... elle vous a trop souri ce soir. Ne va-t-elle pas vous retirer ses faveurs?

Boleslas n'écoutait même pas ce sage conseil de l'expérience, il continuait la partie; et, dans cette passe difficile, sa passion l'éteignait, plus violente que jamais. Il doublait, il triplait ses mises avec une frénésie aveugle. Il ne raisonnait plus ses coups.

Le cercle des spectateurs le considérait avec un curieux intérêt. Rien ne restait plus de sa superbe assurance. C'était fini de son flegme de beau joueur. Il s'acharnait et, peu à peu, perdait tout ce qu'il avait gagné. Il venait d'ouvrir son portefeuille, d'en retirer les derniers billets de banque et de les engager.

Allait-il, dans une chute de vertige, descendre les degrés de cette montée vers les gains énormes, qu'il avait si triomphalement gravie aux premières heures de la soirée? L'argent du jeu s'en irait-il avec cette terrifiante rapidité?

Son visage devenait livide, ses yeux de fièvre s'enfonçaient, devenus presque noirs, sous ses sourcils.

Ses derniers billets venaient de disparaître,

Aux champs

Engrais chimiques et culture de la pomme de terre. — Le pain des poules. — Contre les corbeaux.

L'agriculteur, même intelligent, est embarrassé d'indiquer exactement la composition chimique du sol qu'il cultive, de dire dans quel état il se trouve après telle ou telle récolte. Cependant l'essentiel pour lui, lorsqu'il s'agit de faire emploi d'engrais chimiques est de connaître quels sont les éléments nutritifs, azote, potasse, acide phosphorique et autres, qui manquent au sol et qui sont réclamés par les plantes que l'on veut cultiver.

Comme il est parfaitement démontré que le sol et le fumier de ferme ne contiennent pas en quantité suffisante les éléments que réclame la pomme de terre, est-il nécessaire ou même avantageux de faire usage des engrais chimiques?

Il est évident que si la pomme de terre (comme toute autre plante d'ailleurs) ne trouve pas dans le sol et le fumier les éléments qui lui sont indispensables et qu'elle soit réduite à ne s'alimenter que d'éléments secondaires, elle subira peu à peu dans son organisme une modification, même une altération assez profonde de certains organes. Cultivée dans ces conditions et pendant cette suite d'altérations, les plantes ne donneront pas de bons reproducteurs et, inévitablement, il en résultera une maladie du végétal. Le manque d'harmonie entre la composition utile du sol et les besoins de la plante a pour conséquence fatale l'abaissement du produit et des prédispositions à la maladie.

Cependant, de toutes les plantes de la grande culture, c'est peut-être celle qui a le moins attiré l'attention quant aux engrais qui lui sont le plus favorables.

D'autre part, les engrais chimiques n'exercent pas sur le produit de la pomme de terre une action aussi considérable que sur d'autres plantes agricoles.

Dans l'état actuel, la meilleure voie capable de donner à l'agriculteur des indications certaines à ce sujet, consistera, tout en restant dans les conditions habituelles de son système de culture, à s'assurer préalablement par des expériences, répétées pendant plusieurs années sur de petites surfaces, sur telle ou telle variété de pomme de terre ne donnant que des résultats moyens quant à la qualité et la quantité, de la valeur des différents engrais spéciaux qu'il veut éprouver. Mais malgré tout, ces essais bien étu-

emportés par le râteau du croupier.

L'aube blanchissait le ciel. Boleslas ne voulait pas s'avouer vaincu: il avait complètement perdu la tête; il était littéralement affolé par l'acharnement de la mauvaise chance. Alors il joua sur parole, avec une vraie fureur, lorsqu'au grand jour la partie cessa, faute de joueurs. Boleslas de Ruloff s'élança vers son hôtel, la tête vide, énervé et brûlant de fièvre.

Vite il courut à la chambre de don Basilio pour lui confier son désastre et lui emprunter la somme qui lui permettrait de s'acquitter. Il savait que ces sortes de dettes doivent être soldées dans un court espace de temps, sous peine d'être affiché et honteusement chassé du salon de jeu.

Plus personne!

Le garçon de l'hôtel lui apprit que don Basilio avait pris le train dès l'aube.

Oh! le lâche! pensa Boleslas; il a prévu l'emprunt. Que faire? que devenir?

(La suite prochainement.)

Le vèye tiuriè de B. qu'était droit bin à confessionnal les écoutait; ai se dié en lu même: « Eh! cté ci ne veut pe veni voire moi ». Ai se yeuve di confessionnal, ai peu s'en vait contre lai tiure, vu qu'el était finement lai demé des nuéf et qu'ai fayait se préparai ai pratchiè. Tiaï lai vèye voyé paitri le tiuriè, elle yi rité aipré, ai peu yi dié: « Main, M. le tiuriè, i n'ai pe incô confessai. — Que vos euchin confessai oui ou non çoli ne me ravôte po, yi dié le tiuriè, ç'â à môtîe qu'ai fât veni po çoli, et non chu les viès, vou bin chule cemetière! » Lai Baibelô demouré tout écâmi, et se boté ai mairmeugié. Ci braive tiuriè ne yi réponç ran, ai peu continué son